Le sujet

Note sur *Puissance ou impuissance de la subjectivité* de Hans Jonas

Pascal Dupond

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Le *Principe responsabilité*[1] est traversé par deux grandes questions dont on doit préciser l'importance pour la pensée de Hans Jonas.

La première concerne l'ontologie. Dualisme et monisme sont, selon Hans Jonas, les deux tentations permanentes de l'ontologie.

Le dualisme est inévitable sur le plan phénoménal : « les actes intellectuels, disait Descartes, n'ont aucune affinité avec les actes corporels »[2] ; et Jonas précise : « on ne peut tout simplement pas additionner d'un côté les grandeurs dans l'espace et de l'autre le sentir ; aucun dénominateur commun ne permet d'unir dans un champ théorique homogène, malgré leur coappartenance manifeste, "étendue" et "conscience" »[3].

1 Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Champs Flammarion, 1998.

2 Descartes, *Méditations* métaphysiques, Troisièmes objections et réponses. Descartes continue ainsi : « la pensée qui est la raison commune en laquelle ils conviennent, diffère totalement de l'extension qui est la raison commune des autres ».

3 Hans Jonas, *Evolution et liberté* (*EL*), Editions Payot et Rivages, 2000, p. 205.

Pascal Dupond © *Philopsis* – Tous droits réservés

Mais le dualisme est impossible sur le plan ontologique[4] : « la voix de la subjectivité, dans l'animal et dans l'homme a émergé des tourbillons muets de la matière et continue d'y être liée » ; la vie organique témoigne du lien le plus intime entre l'intériorité subjective et l'extériorité matérielle et le dualisme doit être abandonné. Le monisme n'offre cependant pas une meilleure issue s'il se présente simplement comme la réduction violente de l'un des deux termes à l'autre. Le matérialisme réduit la pensée au rang d'épiphénomène de la *res extensa*. L'idéalisme réduit la matière au rang de représentation de la *res cogitans*. Or l'un et l'autre butent sur le phénomène de la vie. Le phénomène de la vie récuse le matérialisme, si l'on admet que la *res extensa* échoue à rendre compte de l'intériorité subjective et de son efficience causale. Et il récuse avec la même vigueur l'idéalisme de la *res cogitans* : si mon corps se réduit, comme le croit l'idéalisme, à l'une de mes *cogitationes*, il ne peut pas être « le corps de cette conscience-ci », c'est-à-dire « ma part dans le monde de l'étendue » ; et si « la vie et l'intériorité sont à travers lui [c'est-à-dire mon corps phénoménal ou mon corps vécu] réellement étendues », alors l'assise ontologique de ce corps phénoménal n'est pas « une idée de la conscience », mais une « extension extérieure réelle » occupant un espace dans le monde[5]. La lecture idéaliste de la corporéité vole en éclats.

Précisons que, selon Hans Jonas, « le matérialisme est une variante de l'ontologie moderne plus intéressante et plus sérieuse que l'idéalisme », car, en se confrontant au vivant, « il s'expose au véritable test ontologique et par là même au risque d'échec », alors que l'idéalisme peut « éluder la corporalité du soi »[6].

La seconde grande question concerne la finalité. La question est de savoir s'il existe une finalité opérant dans l'être et, dans l'affirmative, comment elle opère et produit des effets. Jonas pense nécessaire de distinguer une finalité subjective, produisant ses effets par l'intermédiaire d'une représentation ou d'une fin représentée et une finalité objective, opérant sans la médiation d'une représentation, et ainsi la question de la finalité se dédouble : 1/ quel statut doit-on donner à la finalité subjective, consciente, est-elle capable de produire des effets dans le monde ? 2/ existe-t-il une finalité objective opérant, indépendamment de toute représentation, non seulement dans la vivant mais aussi dans la profondeur de l'être non vivant ? et quel serait alors son articulation avec la finalité subjective ?

La question de la finalité subjective est discutée de façon approfondie dans l'ouvrage *Puissance ou impuissance de la subjectivité*. J'y viendrai dans la seconde partie de cette étude. Mais on réfléchira d'abord sur la relation, l'articulation entre finalité objective et finalité subjective, articulation qui met en jeu aussi le statut de la subjectivité.

1/ Finalité objective et finalité subjective

Hans Jonas pense qu'il est raisonnable d'admettre une finalité objective opérant dans l'être, pour des raisons qui vont se préciser, mais sans que l'on puisse accorder à cette finalité objective le même degré de certitude qu'à la finalité subjective[7].

Le comportement animal présente une importance stratégique pour une pensée de la finalité, dans la mesure où il est à la jointure de la finalité objective et de la finalité subjective, telle que nous l'expérimentons dans notre propre conscience. Les opérations de l'animal

4 Le dualisme n'est jamais acceptable même quand il prend la forme modeste d'un dualisme méthodologique et d'une coexistence pacifique de deux domaines complémentaires : « cette coexistence pacifique présuppose que les deux champs sont en fait séparés et peuvent être isolés l'un de l'autre. Il n'en est justement rien. Le fait de la vie en tant que l'unité psycho-physique manifestée par l'organisme rend la séparation illusoire. La coïncidence effective de l'intériorité et de l'extériorité dans le corps contraint les deux modes de savoir à définir leur relation autrement que par la séparation de leurs objets » (PV 28).

5 Hans Jonas, *Le phénomène de la vie*, De Boeck Université, p. 29.

6 Idem, p. 30.

7 *PR* 132, 150, note.

Pascal Dupond © *Philopsis* – Tous droits réservés

présentent de multiples ressemblances avec l'agir humain, sans qu'on puisse cependant attribuer à l'animal une finalité subjective au sens de la représentation d'un but commandant rétroactivement toutes les étapes de la chaîne de l'agir. Cette ressemblance et cette différence conduisent à la formulation des hypothèses suivantes, qui se présentent comme des alternatives entre lesquelles il faut choisir. Nous disons que l'animal a faim ou soif et qu'il se dirige dans un espace orienté vers la source ou vers sa proie.

- Ou bien son comportement est régi par un véritable sentiment de manque, qui est de l'ordre de l'intériorité et de la négativité, et qui est donc d'un autre *genre* d'être que l'être matériel *partes extra partes*.

- Ou bien le sentiment de faim n'est que la « manifestation de surface » ou le « symptôme inopérant » d'un certain fonctionnement du système métabolique qui est la cause du comportement. Du coup la lecture du comportement en termes de faim, de soif, de « manque » doit disparaître, c'est une lecture phénoménale ou subjectiviste d'un processus qui ne présente en soi rien de négatif, qui relève d'une régulation cybernétique et se déroule de part en part dans de l'être positif ou de l'être plein c'est-à-dire dans la matière cartésienne. La matière cartésienne, qui est toute actuelle, ne peut pas accueillir la négativité du manque ; seule le peut une subjectivité ou une intériorité ; seule peut accueillir la négativité une matière qui ne serait pas comme la matière cartésienne toute actuelle ou toute positive, une matière qui serait travaillée par sa propre puissance ou qui serait en gestation d'elle-même.

Nous sommes mis devant un choix fondamental : ou bien nous acceptons la validité et la suffisance de l'explication cybernétique du comportement vivant, et il est alors applicable à tous les phénomènes de la vie, y compris à la conduite humaine. Ou bien nous pensons que la sphère subjective ou mentale ne peut pas être un simple processus d'accompagnement, mais alors on doit admettre qu'il existe quelque chose de subjectif ou quelque chose qui annonce la subjectivité jusque dans les profondeurs de la vie et peut-être les profondeurs de l'être.

Jonas donne sa préférence à la seconde solution. On évoquera ci-dessous les arguments établissant que la subjectivité n'est pas, dans l'agir, un accompagnement inefficient. Examinons présentement la conséquence à laquelle conduit cette seconde solution, présumant que la finalité subjective se prémédite, en qualité de finalité objective, dans le fond même de l'être.

Nous savons que le concept de finalité objective est aujourd'hui très mal accueilli, en raison de « tous les préjugés de la modernité »[8]. Cette situation peut conduire le philosophe à admettre la finalité subjective (sur la foi de son expérience) tout en refusant la finalité objective. Cette position est-elle défendable ?

Si nous l'adoptons, nous sommes conduits, montre Jonas, vers « un curieux partage qui en soi n'est pas impossible », c'est-à-dire le partage de l'être entre un immense domaine soumis au mécanisme et étranger à toute finalité (englobant le non-vivant et sans doute une grande partie du vivant) et un domaine minuscule où interviendrait une finalité *subjective* (comme celle dont nous avons l'expérience dans notre agir volontaire). Ce qui veut dire qu'« avec le surgissement de la subjectivité, au cours de l'évolution, un principe d'action totalement nouveau, hétérogène, entrerait dans la nature ».

Ce surgissement de la subjectivité peut lui-même être compris de deux façons :

1/ soit la subjectivité vient d'ailleurs que de la nature et s'empare de certaines configurations de la matière qui lui sont favorables, et nous revenons au dualisme et à toutes ses difficultés ontologiques :

2/ soit la subjectivité sort de la nature et nous sommes conduits à une « théorie moniste de l'émergence »[9].

---

8 Idem, p. 132.

9 Idem, p. 137. Le terme « émergence » est de Lewes (1875) ; il est repris par Alexander, puis par Llyod Morgan. On parle d'émergents pour qualifier des effets qui ne se réduisent pas à l'addition mécanique de leurs causes. Lloyd Morgan s'intéresse surtout à l'émergence du psychisme à partir de la matière. Il considère qu'il n'y a pas simplement corrélation entre processus physiques et processus mentaux, mais identité : « il n'y a qu'un processus » qui est

Pascal Dupond © *Philopsis* – Tous droits réservés

Selon Lloyd Morgan, le terme évolution a deux sens : ou il désigne le déploiement au dehors de ce qui était enveloppé à l'intérieur des êtres, ou il désigne l'émergence de quelque chose qui n'existait pas. Une cristallisation est une évolution du second type : la base moléculaire du cristal est présente dans la solution mais le type de relations moléculaires que nous appelons cristallisation et les propriétés du cristal ne sont pas "implicites" ou "enveloppés" dans la solution tant qu'elle ne cristallise pas. Identiquement le psychique apparaît, selon Llyod Morgan, au moment où la vie, la matière vivante est engagée, à un certain niveau de complexité, dans une réorganisation structurale et fonctionnelle que nous désignons sur le plan phénoménal comme "psychisme". Cette réorganisation et le psychisme sont les deux aspects d'une même réalité ; la pensée n'est pas produite par cette réorganisation, elle en est l'autre face. On peut donc dire, pour résumer que Llyod Morgan 1/ refuse le mécanisme au sens où les qualités morphologiques des composés et les propriétés émergentes qui les accompagnent ne sont pas explicables ni prédictibles à partir des éléments selon les lois du mécanisme ; 2/ refuse le vitalisme (et en particulier l'entéléchie de Driesch) ; 3/ définit l'émergent comme un nouveau système de relations, capable d'entrer en relation avec les niveaux inférieurs.

Selon Hans Jonas, la difficulté de l'évolution émergente n'est plus ontologique, comme dans le cas du dualisme, mais logique ; on peut la résumer ainsi : la théorie de l'émergence peut expliquer l'apparition d'une qualité radicalement nouvelle, inhérente à un certain niveau d'organisation, mais, en vertu de ses principes mêmes, elle ne peut pas attribuer à cette qualité nouvelle une efficience causale sur le niveau inférieur.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

physiologique et qui, « étant d'une complexité spécifique, a la qualité d'être conscient ». La conscience est donc « une qualité nouvelle qui émerge à un certain degré de complexité vitale ». Il y a donc à la fois *continuité* dans l'accroissement de complexité des structures cérébrales et *discontinuité* qualitative lorsque l'organisation mentale émerge de l'organisation cérébrale. Ainsi « la qualité supérieure émerge du niveau inférieur d'existence où elle s'enracine, elle en émerge et n'appartient pas à ce niveau inférieur mais fait du niveau qui la possède un nouvel ordre d'existence avec ses lois propres de comportement » (Alexander). Llyod Morgan refuse l'entéléchie de Driesch parce qu'il écarte l'idée que l'émergence serait dirigée par une entité placée en surplomb.

Pascal Dupond © *Philopsis* – Tous droits réservés